Les espaces de l'utopie

Damien Ehrhardt, Hélène Fleury

▶ **To cite this version:**

Damien Ehrhardt, Hélène Fleury. Les espaces de l'utopie : Vers une typologie spatio-historique. 2012. hal-01519641

HAL Id: hal-01519641
https://hal.science/hal-01519641

Preprint submitted on 9 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Damien Ehrhardt et Hélène Fleury

Les espaces de l'utopie

Vers une typologie spatio-historique

La typologie est étroitement liée à l'utopie, surtout lorsqu'elle repose sur des idéaux-type. Ce concept forgé par Max Weber n'existe qu'à titre d'idée. Pour l'obtenir, il faut accentuer unilatéralement un ou plusieurs traits de l'objet et réunir une multitude de phénomènes observés isolément, afin de lui donner une apparence homogène. L'idéal-type ne tient pas de la réalité empirique, mais précisément de l'utopie[1]. Toute typologie recourant à des idéaux-types s'apparente donc à un ensemble d'utopies. Cette correspondance conceptuelle s'inscrit dans l'objectif du présent travail qui vise à établir une typologie historique de l'espace utopien, fondée sur des idéaux-types.

Néanmoins, toutes les typologies utopiennes ne sont pas de cet ordre. Andreas Voigt ne fait pas appel à ce concept wébérien lorsqu'il oppose en 1905 l'« utopie archaïque », celle d'un Etat autoritaire à même de pourvoir aux rapports entre les citoyens durant toute leur existence, à l'« utopie anarchique », celle d'une société idéale qui jouit d'une totale liberté et se refuse à toute forme de domination[2]. Plus élaborée et conçue en 1929 dans une perspective historique, la typologie de Karl Mannheim a trait aux transformations successives de la conscience utopique. La première étape s'incarne dans le « chiliasme orgiastique des anabaptistes », mouvement dirigé par Thomas Münzer, prédicateur de la guerre des paysans en Allemagne au début du XVI^{e} siècle. Le chiliaste vivant dans l'attente de l'éternité, l'écoulement du temps joue un rôle moindre dans cette première catégorie – articulée autour de l'espace – que dans les étapes suivantes, axées sur le passé et le futur. La deuxième étape marque l'émergence de l'« idée libérale-humanitaire ». Celle-ci développe une visée téléologique et oppose à la réalité déceptive une contre-image rationnelle qui permet de se projeter dans le futur. La troisième forme de la conscience utopique s'oppose à la deuxième, puisqu'elle renvoie au passé : il s'agit de l'« idée conservatrice ». La quatrième, l'« utopie socialiste-communiste », inscrite dans la dialectique entre le passé et l'avenir, est soumise à deux forces contraires : l'affirmation radicale de l'idée libérale et l'inhibition de l'élan révolutionnaire qui permet de contrer l'anarchie. Karl Mannheim termine par l'évocation de la situation de son temps qui fait coexister différentes consciences utopiques[3]. Parmi les autres typologies – plus tardives – de l'utopie, on peut citer celle de Richard Saage, élaborée à partir des catégories de Voigt, des écrits de Landauer, de Mannheim et d'Ernst Bloch. Saage distingue deux idéaux-types : les « utopies classique » et « intentionnelle ». Si la première est spatiale et s'oppose à l'individualiste, la seconde est temporelle et a partie lié avec l'action et la motivation individuelle[4]. Il existe bien d'autres typologies de l'utopie. Celles-ci ne feront pas l'objet du présent travail, puisqu'elles risquent d'excéder le cadre qui lui est imparti.

---

[1] Max Weber, *Schriften zur Wissenschaftslehre*, Leipzig, Reclam, 1991, p. 73 sq.
[2] Andreas Voigt, *Die sozialen Utopien. Fünf Vorträge,* Leipzig, G.J. Gösch, 1906, p. 17-20.
[3] Karl Mannheim, *Ideologie und Utopie*, Frankfurt am Main, Vittorio Klostermann, 1985, p. 184-225.
[4] Richard Saage, « Wie zukunftsfähig ist der klassische Utopiebegriff ? », *UTOPIE kreativ*, 165/166, 2004, p. 617-636.

Au vu de ces trois études typologiques, il semblerait que le temps s'impose comme un facteur déterminant quand l'espace caractérise davantage les utopies les plus anciennes, à savoir le « chiliasme orgiastique des anabaptistes » et l'« utopie classique ». Or, contrairement à ces dernières, l'espace n'est pas toujours statique et sans lien avec la temporalité. Henri Lefebvre n'a-t-il pas montré que la production des espaces était le fruit d'un processus et s'inscrivait de ce fait dans l'histoire ?[5] Dans la continuité des problématiques introduites pas Lefebvre, Harvey propose différents types d'utopies fondées sur l'espace. Il distingue ainsi les « utopies de la forme spatiale », dont celle de More, « jeu d'espace »[6] excluant l'histoire réelle, et l'« utopie spatiale matérialisée » qui se mesure à l'aune de la réalité. La matérialisation de l'utopie pose des difficultés que Harvey compte résoudre – ne serait-ce que partiellement – par l'élaboration d'un « projet utopien dialectique » explicitement spatio-temporel, incorporant la production de l'espace et du temps[7].

Dans cette perspective lancée par Harvey, une typologie à la fois historique et spatiale s'élabore en réponse aux interrogations suivantes : Quels sont les critères spatiaux de l'utopie ? Permettent-ils l'élaboration d'une typologie spatio-historique ? Peut-on saisir la tendance générale de l'histoire spatiale de l'utopie ?

Une première partie s'attache à dégager et à sérier les critères de l'espace utopien, une seconde partie s'appuie sur ces derniers pour élaborer une typologie fondée sur des idéaux-types associés à différentes périodes et nourrir une réflexion sur l'utopie dans son évolution historique. Au vu de l'étendue du sujet, seul un nombre limité d'utopies seront analysées dans l'objectif d'établir une typologie. Dépourvu de prétention à toute exhaustivité, cet article ne saurait se concevoir telle une étude historique approfondie de l'utopie.

Critères spatiaux de l'utopie

L'étude du panel d'utopies choisies, énumérées dans le Tableau 2, a permis de dégager douze critères spatiaux qui seront traités successivement ci-après. Cette partie livrera une approche globale de chaque critère, compte tenu du contexte historique.

1. Unité et diversité

Les utopies les plus anciennes sont fondées sur l'idée de cosmos, celle d'un ordre immuable de l'Univers s'opposant au chaos. L'observation et l'imitation de cet ordre, qui permet de concilier unité et diversité, sont censées inscrire l'Homme dans la voie de la sagesse[8].

A partir des premières aventures avec le genre utopien de More<11>[9], la diversité tend à s'effacer face à la quête de l'unité. Sur l'île d'Utopia, la structure de l'espace urbain est scandée par la notion

[5] Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, 4/2000, p. 57 : « S'il y a production et processus productif d'espace, il y a histoire ».
[6] Cf. Louis Martin, *Utopiques, jeux d'espaces*, Paris, Editions de Minuit, 1973.
[7] David Harvey, *Géographie et capital. Vers un matérialisme historico-géographique*, Paris, Syllepse, 2010, p. 183-192.
[8] Rémi Brague, *La sagesse du monde. Histoire de l'expérience humaine de l'univers*, Paris, LGF Livre de poche, 2002.
[9] Les nombres entre parenthèses angulaires renvoient au Tableau 2 qui désigne avec davantage de précisions ces utopies.

d'uniformité : « l'Ile d'*Utopie* contient cinquante quatre Villes toutes grandes & superbes : la langue, les Mœurs, les Coutumes, les Lois sont par tout entierement les mêmes »[10]. Raphaël, le narrateur, les décrit en ces termes : « qui en conoit une, les conoit toutes, tant elles sont parfaitement uniformes, à moins que la différente situation n'y mette quelque *dissemblance* »[11]. Cette unité semble refléter le canon des désirs étatiques d'une époque, qui se concrétiseront ultérieurement dans le sillage de Colbert et de Vauban. Du XV^e^ au XVII^e^ siècle, un réseau urbain se développe sous une impulsion centralisatrice croissante. Dans l'Occident chrétien, les monarchies absolues naissantes fomentent une urbanisation générale et imposent « une homogénéisation copiée sur celle qui règne à l'intérieur des cités – administratives, politiques, économiques. [...] L'espace de la géométrie et de la mécanique galiléenne et cartésienne est née de la ville, mais il sert à l'investissement de la nation par le pouvoir[12] ». Les monarchies absolues et centralisatrices d'Occident conçoivent ainsi un espace homogène et contrôlé qui sera le champ d'épanouissement de l'économie de marché et du capitalisme[13]. Précisément à l'ère industrielle apparaît une unification des bâtiments et des lieux de vie, qui s'inscrit dans la quête d'une égalité parfaite comme celle qui prévaut dans les villages urbains d'Owen[14]. De cette uniformisation advient la standardisation inhérente au modernisme, inspirée des procédés industriels et de ses prototypes, telle qu'elle a été théorisée par Le Corbusier dans la *Chartes d'Athènes*. Il s'agit alors d'identifier les besoins universels d'un homme supposé standard, forgé par Le Corbusier sous le nom du Modulor.

Mais ce processus d'uniformisation ne saurait être généralisé : à la fin du XIX^e^ siècle, l'utopie de Terre Libre, dont témoigne le roman éponyme de Theodor Hertzka, est libérale, laissant à chacun le choix de son logement en fonction de sa fortune et de ses goûts au Kenya[15]. En outre, les utopies les plus récentes ne s'inscrivent plus nécessairement dans le sillage de la standardisation (Auroville<31>, llichville<32>), sauf lorsqu'il s'agit de produire des prototypes de villes flottantes sur la mer (Lilypad<34>, Green Float<38>).

2. Récit

L'espace utopique est profondément lié à la société qu'il abrite et reflète. Il ne s'agit pas d'un lieu purement imaginaire. Mais celui-ci est chargé de sens : il révèle une vision du monde où transparaît la façon dont ses habitants le pensent et le façonnent. L'espace utopique redéfinit la valeur humaine de l'espace et témoigne des modalités sociales de son appropriation : « se produire et se reproduire [...] caractérise la formation de la ville [...] dans le modelage quotidien de cet espace organisé, métaphorisé »[16]. La ville est un langage. Dans l'espace de la ville utopique, les signes occupent une place définie dans la trame d'un discours.

Les récits qui sous-tendent chaque utopie varient essentiellement en fonction de l'époque considérée. Ainsi, la cité antique unit des citoyens autour d'une même histoire et du culte rendu à la divinité poliade, mais aussi de la loi qui se doit d'être juste puisqu'elle garantit l'exercice du pouvoir et la solidarité.

---

[10] Thomas More, *L'Utopie*, Leide, Pierre Vander, 1715, p. 102.
[11] *Ibid.*, p. 109.
[12] Jean Duvignaud, *Lieux et non lieux*, Paris, éditions Galilée, 1997, p. 18.
[13] *Ibid.*, p.134.
[14] Dont témoigne par exemple la ville de New Harmony, Indiana<20>.
[15] Theodor Hertzka, *Freiland. Ein soziales Zukunftsbild,,* Berlin, Duncker & Humblot, 1890.
[16] Jean Duvignaud, *Lieux et non lieux,* Paris, éditions Galilée, 1997, p. 17.

D'autres métarécits au sens de Lyotard[17] permettent de légitimer les règles du jeu de la société : l'attente eschatologique au Moyen-Age ; le récit des Lumières caractérisé par l'émancipation du sujet raisonnable tendue vers une fin éthique et politique ; la lutte des classes et le socialisme ; la foi dans les progrès technologiques, partagés par les adeptes de l'ère industrielle et du modernisme.

Au Moyen-âge, l'utopie est appréhendée au regard de la tradition et du symbole. Elle est alors associée à une théosophie de la nature : le monde parle de symboles qui renvoient toujours au même « Signifié suprême », Dieu. Dans ce monde de symboles, le visible renvoie à l'invisible et le microcosme au macrocosme[18]. Dans la ville médiévale, on transmue les choses en symboles et les symboles en essences : « les figures du sacré s'[y] construisent comme un sur-monde dont l'image du cylindre donnerait la figure : la ville close est la base de ce cylindre, dont l'axe élève les représentations au-delà du monde[19] ». La ville mystique devient le modèle de la ville.

A compter de la Renaissance et des jeux d'espace élaborés par More, l'utopie concrétise un ordre spatial choisi comme moyen privilégié de représenter un ordre moral particulier. Le libre jeu de l'imagination, l'utopie en tant que jeu spatial, permet dorénavant « d'explorer un large ensemble d'idées contradictoires concernant les relations sociales, les codes moraux, les systèmes politico-économiques, etc. »[20]. Qu'elles soient anarchistes, orientées vers l'écologie, religieuses ou autres, les alternatives utopistes affirment leurs objectifs moraux en faisant appel à un ordre spatial spécifique : « le spectre des propositions et des formes spatiales démontre la capacité de l'imagination humaine d'explorer des possibles socio-spatiaux »[21].

Bien que la théorie postmoderne ait postulé la dislocation des métarécits au profit d'une pluralité de récits plus concis, un nouveau métarécit a récemment émergé : le planétarisme[22], qui s'éloigne du tout-économique pour se centrer sur notre planète, la Terre. Il s'agit d'accorder à celle-ci une place centrale renouvelée en tant qu'espace naturel propre aux êtres humains et non exclusivement voué au marché : l'écologie se substitue à l'économie. A la globalisation s'ajoute un concept planétaire.

En marge de ces récits progressistes ou planétaristes, certaines utopies, comme celles de Vauban[23], qui a entouré la France d'une importante ceinture de fortifications, résultent d'une doctrine politique : l'absolutisme. Ces utopies sont destinées à assurer la pérennité du royaume et à asseoir sur des symboles visibles le pouvoir et l'autorité du suzerain, plus qu'elles ne contribuent à l'expansion de ces cités et à l'amélioration des conditions de vie de leurs habitants.

3. Principes géométriques

La ville utopique comme lieu de mise en scène du projet social prend fréquemment une disposition géométrique, censée s'opposer au désordre apparent de la nature. Elle se forge autour de l'idée d'une

---

[17] Jean-François Lyotard, *La condition post-moderne*, Paris, Editons de Minuit, 1979, p. 7.
[18] Jean-Jacques Wunenburger, *L'Utopie ou la crise de l'imaginaire*, Paris, J. P. Delarge, 1979, p. 120.
[19] Jean Duvignaud, *Lieux et non lieux*, Paris, éditions Galilée, 1997, p. 35
[20] David Harvey, *Spaces of Hope*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2000, p. 156.
[21] *Ibid.*
[22] Cf. *La Fascination de la planète. L'éthique de la diversité*, sous la dir. de Soraya Nour Sckell et Damien Ehrhardt, Berlin, Duncker & Humblot, 2012. A ce sujet, on peut aussi mentionner le projet de recherche entrepris par Sonja Neef dans le cadre d'une bourse Feodor-Lynen de la Fondation Humboldt, à l'Université d'Evry-Val-d'Essonne, sur les idées cosmopolitiques et cosmographiques dans l'histoire des médias, de l'art et de la philosophie entre 1789 et 1848 et de leur actualisation dans le débat actuel sur la globalisation et du planétarisme.
[23] Cf. l'exemple de la ville de Neuf-Brisach<18>.

répartition fonctionnelle des activités, des lieux et des hommes dans l'espace. Il en résulte souvent la croyance que seul un cadre matériel ordonné peut garantir un mode de vie harmonieux, respectueux de l'ordre social et d'un pacte moral communément conclu. Ainsi se dessinent les contours singuliers de l'utopie : la réforme sociale s'y inscrit dans une projection spatiale qui n'est pas une simple illustration mais sa détermination matérielle.

Les utopies les plus anciennes font appel à divers principes géométriques : cercles concentriques dans la description d'Atlantis par Platon<2> et dans la cité du soleil de Campanella<15> ; orthogonalité et octogonalité dans la ville au plan circulaire de Vitruve<3> ; croissant de lune dans *Utopia* de More<11> pour ne citer que ces quelques exemples.

Néanmoins au Moyen-Age, les utopies ne reposent que rarement sur des principes géométriques. Bon nombre d'illustrations du Paradis ou de l'Apocalypse recourent à des formes spontanées[24], échos de la libre croissance de la ville où les constructions se juxtaposent comme les digressions d'un texte rabelaisien.

A partir de la fin de la Renaissance, quand se développent les techniques et les sciences, la vision symbolique et cosmogonique du monde médiéval se marginalise. De nouveaux modèles s'élaborent sous la poussée de la désacralisation de l'espace : le lieu idéal est désormais pensé selon le modèle de la rationalité, dont témoigne Descartes dans le *Discours de la Méthode*, où il compare le désordre de la pensée errante à une ville médiévale, construite comme un assemblage hétéroclite de bâtiments : « ainsi, ces anciennes cités [...] sont ordinairement si mal compassées [...] que, considérant leurs édifices [...] et comme ils rendent les rues courbées et inégales, on dirait que c'est plutôt la fortune que la volonté de quelques hommes usant de raison qui les a ainsi disposés »[25].

A l'instar de ces métaphores urbaines cartésiennes, nombre de peintres du *Quattrocento* tentent de construire la ville idéale ; la peinture de la Renaissance constitue une sorte de répertoire d'architectures fictives. Ainsi la *Perspective de la cité idéale* à Urbino attribuée à Francesco di Giorgio Martini<9> présente une ville à plan central révélatrice d'une vision de l'espace modulée selon des lois géométriques et la perspective.

A compter de la phase absolutiste, la structuration des villes adopte des critères clairement différenciés d'une époque à l'autre. Ainsi, la quadrature et l'orthogonalité marquent majoritairement l'utopie absolutiste et celle de l'ère industrielle ; la linéarité et l'orthogonalité ponctuent les constructions modernistes. Cette angularité et cette quadrature peuvent être associées à la matérialisation et à la stabilité des constructions sédentarisées.

Après 1968, on note un retour à la circularité cosmique (Auroville<31>) ou végétale (feuille de nénuphar de la ville amphibienne Lilypad<34>), plus propices à l'ouverture spirituelle, au respect de la nature et au nomadisme. Cette circularité, développée dans un esprit écologique, était déjà de mise dans l'agglomération d'Howard constituée de six cités-jardins organisées autour d'une cité-jardin centrale, l'ensemble étant entouré d'une ceinture agricole<23>.

4. Centralité

La plupart des utopies s'organisent autour d'un centre. Dans l'Antiquité, on peut mentionner l'Acropole de la ville de Milet reconstruite par Hippodomos<1>, la Citadelle d'Atlantis<2> et l'Agora de la Ville au

[24] Par exemple, utopies <5> et <6>.
[25] René Descartes, *Discours de la méthode*, Paris, J. Vrin, 1925, seconde partie, p. 11.

plan circulaire de Vitruve<3>. La nature de ce lieu central varie en fonction de l'époque envisagée : église ou temple au Moyen-âge, place d'arme à l'époque de l'absolutisme, bâtiment lié au pouvoir industriel ou équipement public au XIX^e^ siècle ou encore espaces naturels de nos jours.

Certaines utopies du modernisme s'éloignent de ce modèle centralisateur : Hilberseimer n'a-t-il pas plaidé avec sa ville haute<26> pour un tissu régulier et répétitif qui donne l'impression d'un fond neutre, sans accidents ?[26] Quant à la structure de Chandigarh<29>, elle est polycentrique et s'organise autour de quatre pôles d'activité : le complexe du Capitole qui abrite le centre du gouvernement, le centre-ville à proprement parler comprenant les édifices publics et culturels, l'université du Penjab et la zone industrielle. Mais ces centres jouent un rôle moins important que dans les utopies précédentes, puisque, chez Le Corbusier, chaque unité urbaine dispose de son autonomie.

La centralité, tout comme la polycentralité, est souvent associée à une vision anthropomorphique, filant une métaphore organique. Déjà les Romains considéraient le centre de Rome, l'*Umbilicus Urbis* situé dans le Forum, comme le nombril de la ville. La totalité organique est également un élément clé chez Andrea Palladio, pour qui : « La beauté découlera de la belle forme, à savoir de la correspondance du tout aux parties, des parties entre elles et de celles-ci au tout : si bien que les édifices apparaissent un corps entier et bien fini, où chaque membre convient à l'autre »[27]. Cette vision anthropomorphique est également un élément récurrent de l'architecture de Le Corbusier : celui-ci associe ainsi à différents secteurs de Chandigarh des parties du corps humain : la tête (le complexe du Capitole, section 1), le cœur (le centre-ville, secteur 17), les poumons (la vallée des loisirs, d'innombrables espaces ouverts et d'espaces verts), l'intellect (les institutions culturels et d'éducation), le système de circulation sanguine (le réseau de routes appelé 7Vs) et les viscères (l'aire industrielle). Cette conception résulte de la généralisation de l'harmonie du Modulor à l'échelle de la ville toute entière. A l'instar des membres du Bauhaus ou du mouvement De Stijl, l'architecte cherche à établir un rapport avec l'objet fondé sur une conception rationnelle de la beauté et à dégager des formes universelles. Cette aspiration concerne d'abord l'homme : industrie et art se rejoignent pour concevoir le Modulor, identique sous toutes les latitudes et au sein de toutes les cultures.

5. Symbolisme

Les nombres, qui ne servent souvent qu'à compter, offrent un support de première importance pour ce qui est de l'interprétation symbolique. Il en est ainsi de nombreux espaces utopiques. Plusieurs cas de figure se présentent.

Le premier, et certainement l'un des plus anciens, consiste à bâtir des cités idéales autour de la rose des vents, c'est à dire autour des points cardinaux, mais aussi des points inter-cardinaux, ce qui implique des structures axées sur les nombres huit et seize. Il en est ainsi de la ville sur plan circulaire, traversée de huit artères principales, imaginée par Vitruve<3> dans son traité *De Architectura*. Cette disposition est liée à des raisons pratiques, puisque pour Vitruve, on doit agencer la ville de telle façon à éviter l'effet des vents nuisibles[28]. Ce principe de Rose des Vents continue d'exister à la Renaissance. L'octogramme de Sforzinda, cité idéale de Filarète<8>, symbolise aussi l'équilibre cosmique des directions cardinales. La rose des vents a également inspiré les villes fortifiées de l'absolutisme. La ville idéale d'Henrichemont<16>

[26] Yve-Alain Bois, « Hilberseimer, Ludwig (1885-1967) », *Encyclopaedia universalis*.
[27] Leon Battista Alberti, *De re aedificatoria*, livre VI.
[28] Cf. Vitruve, *De Architectura*, livre I, chapitre VI.

s'organise autour de quatre carrés concentriques. Le plus petit correspond à la place centrale, celui de taille moyenne réunit les placettes des quatre quartiers de la ville et les deux plus grands correspondent respectivement à la rue périphérique et au rempart. On compte huit axes principaux qui suivent les médiatrices des côtés et les diagonales de ces trois carrés. Les médiatrices délimitent les quatre quartiers, dont les placettes situées sur les diagonales constituent les centres. Les diagonales sont orientées selon les points cardinaux. Enfin, le projet qui n'a pas été entièrement achevé, prévoyait seize corps de logis en briques embellis à l'extérieur avec des pilastres. Les puissances de deux (quatre, huit et seize) dominent aussi le plan de la ville de Neuf-Brisach, édifiée par Vauban<18>. La place centrale est carrée, la cité épouse une forme octogonale, tandis que la forme d'ensemble de la ville, compte tenu de son système défensif, est celle d'une étoile à seize branches. Comme dans le cas d'Henrichemont, les diagonales du carré central sont orientées selon les points cardinaux. Ceux-ci continuent d'inspirer les architectes de la modernité : ainsi la ville haute de Hilberseimer<26>, le plan Voisin de Le Corbusier<27> et Brasilia<30> sont fondés sur des axes nord-sud et est-ouest. En outre, les proportions du Phalanstère de Fourier<21> sont liées – ne serait-ce que partiellement – aux puissances de deux. En effet, sa longueur est d'environ 1200 mètres, la cour d'honneur mesure 600 x 300 mètres et la cour d'hiver 300 x 300 mètres. Les nombres 300, 600 et 1200 correspondent respectivement aux proportions un, deux et quatre.

D'autres utopies datant surtout de la Renaissance empruntent des principes géométriques reposant sur le sept ou le douze. Le douze, produit du nombre métaphysique trois et du nombre physique quatre, est celui des tribus d'Israël, des mois de l'année et du zodiaque. Il représente la Jérusalem céleste dans son accomplissement, telle qu'elle est illustrée notamment par Charles de Bouelles<10>. Enfin, la cité du Soleil de Campanella<15> compte sept zones circulaires concentriques portant le nom des sept planètes connues de l'époque. Le temple rond, à l'emplacement du soleil, représente l'âme de la cité. Cette référence au système solaire renvoie, conformément à la symbolique du nombre sept, à un univers en mouvement, celui des planètes le long de leur orbite. En outre, le sept associe le quatre et le trois qui symbolisent respectivement la terre et le ciel. C'est le cas du lieu où se situe la cité du soleil, Taprobane, ancien nom du Sri Lanka, longtemps considéré comme le point le plus oriental de la terre et le plus proche du paradis céleste.

L'espace de certaines utopies du XIX^{e} et du XX^{e} siècle s'organise autour du nombre d'or. Socialiste et entrepreneur, Robert Owen souhaite apporter de l'humanité à une société marquée par le machiniste de la révolution industrielle. En 1824, il crée la cité rurale *New Harmony* dans l'Indiana<20> qui associe industrie et agriculture. Conformément à l'humain qu'Owen souhaite mettre en avant et au caractère harmonieux de sa cité, il semble lui attribuer les proportions du rectangle d'or[29]. Le Corbusier introduit lui aussi la proportion dorée dans la conception de Chandigarh<29>, ce qui n'est guère étonnant puisque son but a été de généraliser l'harmonie du Modulor à l'échelle de la ville et que le nombre d'or symbolise précisément la forme vivante de la pulsation et de la croissance.

Outre les nombres, d'autres symboles peuvent caractériser les utopies. Tel est le cas de l'utopie médiévale. Dans l'illustration de la Jérusalem céleste par Lambert de Saint Omer du XII^{e} siècle<5> se dresse au centre de l'espace non-bâti un grand arbre qui symbolise le jardin du paradis. Dans une autre illustration de la Jérusalem céleste datant du même siècle<6>, la structure interne de la ville est représentée sous les traits d'une grande croix entourée d'un cercle parfait symbolisant les murailles. Dans ce monde

[29] Selon les mesures effectuées sur le plan satellite consulté sur Google Maps, le rectangle initial devait avoir les dimensions 378 x 225 m., dont le rapport longueur / largeur est proche du nombre d'or.

de symboles, le visible renvoie à l'invisible. Cette illustration offre un pendant géométrique à l'idée de perfection attachée à la cité spirituelle et à ses valeurs.

Au XX[e] siècle, l'utopie fait appel à d'autres symboles comme le plan de Brasilia<30>, en forme d'avion, qui représente une icône de la modernité, ou la structure des utopies plus récentes, souvent articulée selon des formes végétales marquant un retour à la nature : feuilles de nénuphar géant (projet Lilypad<34>), trèfle à six feuilles (ville sans voitures<33>), etc.

6. Ouverture et clôture

L'utopie se fonde de façon récurrente sur un espace protégé du monde extérieur. La ville est close, signe de perfection, d'achèvement de la forme : cette ville est définie par Jean Duvignaud comme conscience d'un espace clos par un "nous" incarné dans cet espace[30]. Cette protection peut être matérialisée par un dispositif de protection (muraille, canaux) ou par un obstacle naturel, parfois lié à l'insularité dans les utopies les plus anciennes, jusqu'au XVIII[e] siècle. On peut citer l'exemple de la ville de Milet, située sur une presqu'île, ou celui de l'île d'Utopia et de son golfe à l'abri des tempêtes chez More<11>. La monarchie absolue accorde la plus grande importance au système défensif qui peut occuper, comme dans le cas de Neuf-Brisach<18>, presque la moitié de la superficie de la ville. Face à ces espaces très fermés, l'espace de l'utopie s'ouvre à partir du XIX[e] siècle. Il n'empêche que l'utopie reste un lieu délimité et identifiable. De la même manière que les jardins publics et les parcs ont remplacé les fortifications de nombreuses villes, les utopies de ces quatre dernières décennies sont délimitées le plus souvent par des ceintures vertes à la place de la traditionnelle enceinte militaire.

7. Nature et urbanité

Avant le XIX[e] siècle, les utopies s'incarnent souvent sous la forme de villes, que ce soient les cités idéales de l'Antiquité et de la Renaissance ou la Jérusalem céleste, fréquemment illustrée au Moyen-Age. La cité est un lieu qui se prête à l'utopie parce qu'elle est perçue, depuis l'Antiquité, comme l'espace anthropique qui domine le milieu naturel.

Seul le paradis prend l'aspect d'un paisible jardin situé hors de l'espace urbain. Dans le registre du paradis, avec la découverte des nouveaux mondes à la Renaissance prennent forme des figures utopiques relevant de l'exotisme. Ainsi un franciscain, Jean de Marignolli<7>, fait au XVI[e] siècle la chronique d'une expédition qui le mène à Ceylan ; il y reconnaît l'image générique du paradis. Comme pour beaucoup de ses contemporains voyageurs, la quête du berceau de l'humanité est un des aspects du voyage. Son évocation quasi-obsessionnelle du Jardin d'Adam dans l'île montre à quel point cette idée est préoccupante pour l'homme du Moyen-Age qu'est Marignolli. Il renforce par ce récit l'image mythique de la figuration cartographique de Taprobane, nom antique de Ceylan, parfois situé à proximité du Paradis sur les mappemondes médiévales[31]. Il concrétise ainsi une représentation idéologique du monde à laquelle l'île appartient alors. Ce mythe du paradis terrestre survit longtemps, notamment dans la fiction littéraire occidentale[32].

---

[30] Jean Duvignaud, *Lieux et non lieux*, Paris, éditions Galilée, 1997, p. 16.

[31] Cf. Ananda Abeydeera, « Jean de Marignolli : l'envoyé du pape au Jardin d'Adam », *L'Inde et l'imaginaire*, collection Purusartha, n° 11, Paris, éditions EHESS, 1988, p. 57-66.

[32] Catherine Champion souligne que le paysage indien dans les romans populaires français du XIX[e] siècle se révèle davantage qu'un simple décor ou qu'un prétexte à divers fantasmes occidentaux (« Paysage indien et romans populaires », *L'Inde et l'imaginaire, op. cit.*). C'est à partir de cette perception du paysage tropical que l'imaginaire

Au XIX^e^ siècle, face au processus d'industrialisation et au développement du capitalisme ont été élaborées des utopies au nombre d'habitants limité, qui bénéficient des avantages de la ville et de la campagne. Il en est ainsi des villages utopiques d'Owen<20>, du Palais sociétal que Fourier nomme Phalanstère<21> ou des Cités-jardins d'Howard<23>. Ces dernières, nées de la peur de l'émergence des métropoles industrielles et tentaculaires, marquent un recul du mythe de la cité idéale. Dans les *Nouvelles de nulle part* de William Morris[33], la ville a perdu sa puissance de séduction : elle s'ouvre sur les campagnes au point de se confondre avec celles-ci. La métropole industrielle et tentaculaire fait peur et l'utopie n'investit plus avec le même enthousiasme le mythe de la cité idéale né de l'Antiquité.

Si le modernisme a vu la conception et, parfois, la réalisation d'immenses métropoles comme Brasilia, ponctuées néanmoins d'espaces verts, la ville écologiquement autonome voit la montée en puissance des territoires agricoles. Certains projets s'inscrivent dans le sillage des villes-jardins d'Howard, comme le projet Villages urbains de Detroit<35>, lié au développement durable, qui consiste à faire ressembler Detroit à la campagne anglaise par l'adjonction de villages urbains, tout en préservant le noyau urbain de la ville. D'autres, destinées aux réfugiés climatiques, prennent l'aspect d'écopolis flottantes, propices au nomadisme, à l'image du projet Lilypad de Vincent Callebaud<34>.

8. Topographie

Le terme topographie est défini ici dans son acception originelle comme la description et la délimitation des caractéristiques d'un lieu à la surface de la terre. Dans l'ensemble, il faut différencier le plan ou le schéma décrivant le lieu, qui est généralement précis, de la localisation de celui-ci qui peut varier. On distingue ainsi la ville planifiée à un endroit précis, qu'elle soit achevée ou pas, des lieux imaginaires (Atlantis<2> ou *Utopia* de More<11>) ou non-définis (ville circulaire de Vitruve<3>). Cette précision dans la description du lieu contribue à ce que Barthes qualifie d'effet de réel[34]. En effet, l'utopie qui cherche à se poser comme authentique doit donner l'illusion de la réalité.

Les utopies médiévales et celles de l'absolutisme se distinguent de ce cas général. La topographie des premières est généralement imprécise, à l'instar de l'illustration fantastique de la Jérusalem céleste du XII^e^ siècle<6> qui représente l'intérieur de la ville par une grande croix entourée d'un cercle. Celle des secondes s'avère, en revanche, particulièrement précise, s'agissant de villes planifiées, plus ou moins achevées (Neuf Brisach<18>, Henrichemont<16>).

9. Miroir

L'utopie en tant que lieu de perfection apparaît comme un miroir de la réalité, une sorte de monde à l'envers qui semble défier la situation sociale de la réalité. Cette mise à distance peut être de différents ordres, variables dans le temps. Dans l'Antiquité, l'utopie est le miroir du monde des idées, un monde intelligible qui s'oppose à celui des phénomènes contingents. L'utopie au Moyen-Age relève de l'horizon eschatologique, d'une attente du salut dans l'au-delà, qui prime sur la réalité. Mais la mise à distance suscitée par l'utopie constitue aussi le cadre idéal pour promouvoir la réflexion critique nécessaire pour réformer la société qui représente l'une des constantes de l'utopie depuis la Renaissance, d'*Utopia* de More au Phalanstère de Fourier. A cela peut s'ajouter le miroir déformant de l'exotisme qui se développe

---

de l'Inde a pu faire fonctionner le mythe du Paradis terrestre. Le terme est utilisé par les auteurs eux-mêmes : « un paradis terrestre » note Albert Thénon en 1867 dans *A travers l'Inde* (cité par Catherine Champion, *ibid*. p. 28).

[33] William Morris, *News from nowhere*, Boston, Roberts Brothers, 1890.

[34] Roland Barthes, « Effet du réel », *Littérature et réalité,* Paris, Seuil, 1982, p. 87.

suite à la découverte de nouveaux mondes. L'espace utopique prend la forme d'un territoire, c'est une île, une contrée lointaine, un continent. Ce lieu existe quelque part, mais au bout du monde, hors de notre portée commune.

Cette figure exotique est issue de la rencontre historique entre deux cultures. Comme le souligne Jackie Assayag, l'exotisme définit ainsi ce qui semble défier ou transgresser la norme souvent confondue avec la normalité du christianisme, de la civilisation, du rationnel, en un mot de l'Europe[35]. Ainsi, comme nous l'avons signalé précédemment, Campanella localise sa Cité du Soleil<15> à Taprobane, ancien nom de Sri Lanka, dans une contrée lointaine, supposée proche du Paradis en raison de sa richesse légendaire et de sa situation aux confins orientaux du monde.

10. Individu et collectif

Généralement, les utopies critiques et réformatrices prônent le collectivisme. La propriété en est le plus souvent exclue face à l'affleurement du mythe d'une égalité parfaite. On peut citer *Utopia* de More<11>, dont la société isonome ignore toute propriété, ou les villages d'harmonie et de coopération d'Owen, qui constituent une communauté coopérative à finalité agricole, fondée sur la propriété collective des biens. D'autres utopies plus récentes, comme Auroville<31>, excluent également la propriété privée et le rôle de l'argent. Opposée à cette visée collectiviste, la tendance individualiste du modernisme se révèle dans la figure universelle du Modulor. Par cette figure, Le Corbusier ne met plus en avant une communauté-type, mais un individu-type, considéré comme l'homme standard.

La ville utopique prend de façon récurrente la forme d'un espace de visibilité marqué par l'identification des lieux et de leurs fonctions. En 1920, le *Nous autres* d'Eugène Zamiatine met en scène au XXX^{e} siècle, une ville sans nom recouverte d'un gigantesque dôme translucide, isolée de la nature extérieure par un mur de verre. Les trottoirs, les façades et les cloisons d'immeubles sont également en verre. L'idéal de cette cité est la transparence absolue : nul n'a rien à cacher dans un monde où chacun doit être semblable à tout le monde. Poussé à l'extrême, cet idéal se fait dystopie et peut évoquer le *1984* de George Orwell. En effet, chaque logement y dispose d'un écran de contrôle destiné à surveiller et à discipliner les habitants. Le pouvoir sur les corps est le grand fantasme à l'œuvre. L'habitat individuel se réduit alors à son aspect fonctionnel, des modèles collectivistes s'y substituent. A l'inverse, les édifices publics sont décrits minutieusement et prennent un caractère monumental, démontrant la primauté du collectif, l'hypostase de la cité sur le destin des individus. Si l'utopie est l'expression d'un libre jeu de l'imagination dans l'espace, elle est aussi inextricablement liée à l'existence du pouvoir et à des formes contraignantes d'autorité. L'« effet panoptique » de Foucault, résultant de la création de systèmes spatiaux de surveillance et de contrôle, est partie intégrante de nombreux schémas utopiens[36].

11. Mobilité

La mobilité fait son entrée tardivement dans les utopies du XIX^{e} siècle, avec l'apparition de la vapeur : les cités-jardins d'Howard<23> sont reliées entre elles par le chemin de fer. Dans la ville du modernisme, les conditions de la mobilité se déclinent sous d'autres formes et réservent une place privilégiée à la circulation automobile : des autostrates surélevées strient le modèle rationaliste de Le Corbusier qui prône

---

[35] Jackie Assayag, *L'Inde fabuleuse. Le charme discret de l'exotisme français, XVII^{e}-XX^{e} siècles*, Paris, Kimé, 1999, p. 21.

[36] David Harvey, *Spaces of Hope*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2000, p. 160.

la séparation des voies de circulation[37] ; un traitement spécifique est réservé à la circulation des piétons via des passerelles qui leur sont dédiées chez Corbett<24> ; les rues y sont conçues comme des canaux vénitiens.

En revanche, les utopies de l'ultra-modernité privilégient les transports propres et les bâtiments nomades. Illichville<32>, qui développe le concept de la ville sans voiture, répond au premier cas de figure. Le bâtiment nomade de la ville amphibienne de V. Callebaud<34>, qui incarne en lui-même la mobilité, répond au second cas de figure. Déjà en 1665, Cyrano de Bergerac anticipe ce nomadisme contemporain en accordant aux innovations techniques un rôle central : il y décrit des villes mobiles où les monuments sont placés sur des roues et se déplacent grâce à de larges voiles. Les habitants ont le loisir de varier à leur gré la disposition des édifices selon les saisons[38].

12. Déploiement

Les questions liées au déploiement vertical, horizontal ou oblique concernent avant tout les utopies du XX^{e} siècle. Ainsi, la verticalité caractérise pleinement la métropole du modernisme, en quête d'espaces renouvelés et de lumière. Il en est ainsi de la ville haute de Hilberseimer<26> ou du plan Voisin de Le Corbusier<27>. Sur la terre ferme, l'ultra-contemporanéité préfère la dimension horizontale, héritée des cités jardins, ou oblique telle qu'elle se révèle dans les incisions de la terre conçues par Claude Parent[39]. Mais dans l'avenir la terre ne suffira certainement pas à héberger l'ensemble de l'humanité, c'est pourquoi on se tourne de plus en plus vers des îles flottantes écologiques à l'image de *Green Float*<38>. Bâties sur une surface limitée et accordant une grande place à l'agriculture dans un souci d'autonomie, ces villes se construisent en hauteur, compte tenu non seulement du déploiement horizontal, mais aussi oblique.

Ces douze critères de l'utopie ont tous partie liée avec l'espace. Il est possible de les situer par rapport à la triplicité spatiale définie par Lefebvre, qui correspond respectivement au perçu, au conçu et au vécu, dans une unité globale :

- la *pratique spatiale* d'une société qui secrète son espace ;
- les *représentations de l'espace*, à savoir l'espace conçu ;
- les *espaces de représentation*, c'est-à-dire l'espace vécu à travers les images et les symboles qui l'accompagnent[40].

Il ne peut être question de pratique sociale à proprement parler que dans le cas des utopies concrètes comme Chandigarh ou Brasilia. Dans les autres cas de figure, l'utopie renvoie aux représentations de l'espace (critères « principes géométriques », « centralité », « topographie »), aux espaces de

[37] Il convient toutefois de signaler l'utopie urbaine conçue par Léonard de Vinci pour le développement de la ville de Romorantin<12> qui propose déjà une circulation à double niveau et des liaisons expresses fondées sur un réseau de canaux. Une annotation autographe en marge de son croquis indique : « Et sache que si quelqu'un voulait parcourir la ville en utilisant uniquement les rues hautes, il pourrait le faire commodément; et de même celui qui voudrait circuler en ne prenant que les basses. Dans les rues hautes ne doivent passer ni chariots, ni autres véhicules semblables : ces rues ne servent qu'aux personnes de qualité. Dans les rues basses passeront les chariots et autres transports destinés à l'usage et commodités du peuple. » (http://www.mheu.org/fr/utopies-urbaines/romorantin.aspx, consulté le 2 janvier 2012).

[38] Cyrano de Bergerac, *Histoire comique des Etats et empires de la lune et du soleil*, Paris, Adolphe Delahays, 1858.

[39] Claude Parent, *Demain, la terre*, Paris, Manuella Editions, 2010.

[40] Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, Paris, *Anthropos*, 4/2000 notamment, p. 48-49, 283-284.

représentation (« unité et diversité », « récit », « symbolisme », « nature et urbanité », « miroir », « individu et collectif ») ou aux deux à la fois (« ouverture et clôture », « déploiement »).

Typologie spatio-historique de l'utopie

Les douze critères énoncés ne concernent pas toutes les utopies. Certaines prennent davantage en considération l'un ou l'autre de ces critères. Leur définition et leur contextualisation historique nous a conduit à établir la typologie historique du Tableau 1, fondée sur sept idéaux-types. Le Tableau 2, situant les utopies qui ont fait l'objet de notre travail par rapport à ces sept types, montre que ces derniers s'avèrent étroitement liés à des époques historiques données :

- Utopie de la ville antique : Antiquité
- Utopie eschatologique : Moyen-Age, partiellement présente à la Renaissance
- Utopie humaniste : Renaissance et Lumières
- Utopie de l'absolutisme : XVII^{e}-XVIII^{e} s.
- Utopie de l'ère industrielle : XIX^{e} s.
- Utopie du modernisme : XX^{e} s.
- Utopie du planétarisme : fin XX^{e}, XXI^{e} s.

Il existe une proximité avec d'autres typologies. Ainsi l'« utopie eschatologique » demeure proche du « chiliasme orgiastique des anabaptistes » ; l'« utopie humaniste » relève de l'« idée libérale-humanitaire » et présente des analogies avec l'« utopie classique » ; l'« utopie de l'absolutisme » n'est pas si éloignée de l'« idée conservatrice » et de l'« utopie archaïque » ; enfin, l' « utopie de l'ère industrielle » a partie liée avec l'« utopie socialiste-communiste ». Toutefois, les typologies de Voigt, de Mannheim et de Saage se focalisent avant tout sur la fonction politique de l'utopie, en ce qu'elle favorise ou s'inscrit contre la rupture radicale avec le système existant. L'action politique n'entre que partiellement en ligne de compte dans notre typologie, davantage centrée sur l'espace dans l'acception de Lefebvre. Par ailleurs, notre classification s'appuie sur des idéaux-types qui peuvent eux-mêmes s'entendre comme des utopies-type, correspondant plus ou moins aux exemples du Tableau 2.

Peut-on saisir la tendance générale de l'histoire spatiale de l'utopie ? Cela varie en fonction des critères considérés. Si la conception de l'utopie comme miroir du réel reste presque inchangée quelle que soit l'époque considérée, l'évolution du critère « nature et urbanité » s'inscrit dans un processus d'approchement de la ville et de la campagne. Cela dit, la plupart des critères répondent à une croissance de plus en plus soutenue, marquée par un processus d'uniformisation, de rationalisation, de technicisation, d'expansion spatiale et humaine, de mobilité et de verticalité qui atteint son summum à l'époque du modernisme, avant d'afficher une réduction apparente qui traduit en réalité l'entrée dans un nouveau système structurel : celui du planétarisme. Les utopies-type des époques révolues, élaborées à partir d'exemples déjà existants, sont amenées à rester relativement fixes, même s'il est toujours possible de les affiner par l'analyse d'un plus grand nombre d'utopies. Tel n'est pas le cas de l'« utopie du planétarisme », qui sera nécessairement sujette à des modifications ultérieures, puisqu'elle s'inscrit dans une démarche de *work in progress*. En effet, à ce jour, il est impossible de connaître toutes les utopies d'une époque qui n'est pas encore arrivée à son terme.

A quelle utopie de l'avenir peut-on rêver ? Le planétarisme se doit de dépasser l'image d'un monde incertain, où l'innovation effrénée menant à une phase d'accélération temporelle apparaît comme la seule

issue à la crise. Il incombe au planétarisme de franchir un nouveau cap qui ouvrira de nouveaux horizons. Cette quête de la société de demain implique d'élaborer d'autres formes utopiques intégrant leur remise en question. Ainsi, il ne suffira plus de construire une utopie, mais il faudra savoir la déconstruire, puis la reconstruire. Dans cette optique, il s'agira d'ouvrir un espace de liberté où peuvent s'exprimer le dialogue entre les cultures et les disciplines, et la démocratie participative. Par ailleurs, un travail approfondi consacré aux critères spatiaux contribuera probablement à imaginer de nouvelles formes de coexistence sociales, qui associent l'unité à la diversité, l'individualisme au collectivisme, la sédentarité au nomadisme, la verticalité à l'horizontalité. En outre, l'un des enjeux de la ville de demain est de résoudre l'apparente contradiction entre les principes géométriques de l'urbanisme et les formes spontanées, qui permettent aux citoyens de s'approprier plus librement l'espace, sans négliger la force des symboles. Une réflexion en ce sens est nécessaire, afin d'améliorer le modèle de société suggéré par l'« utopie du planétarisme », telle qu'elle a été ébauchée dans cette étude.

Tableau 1. Les sept idéaux-types de la typologie spatio-historique

Type	1.Unité & Diversité	2. Rédt	3. Principes géométriques	4. Centralité	5. Symbolisme	6. Ouverture & clôture	7. Nature & Urbanité	8. Topographie	9. Miroir	10. Individu & Collectif	11. Mobilité	12. Déploiement
Utopie de la cité antique	Cosmos	Polis	Principes divers, dont Orthogonalité	Centre : Acropole, Citadelle, Agora	Rose des vents	Clôture : dispositif de protection (muraille, canaux) ou obstacle naturel	Ville	*Plan de ville réalisé ou non* : précis - *Localisation* : variable	Représentation du monde des idées (Platon)			
Utopie eschatologique	Cosmos, en rapport avec le créateur	Religieux	Forme spontanée	Centre religieux : église, temple, Dieu…	Symbole religieux : arbre du paradis, croix et cercle	Clôture : murailles (sauf Eden)	Ville spirituelle ou Jardin d'Eden	Topographie allusive	Miroir eschatologique			
Utopie humaniste	Unité	Humaniste	Principes divers, dont Perspective	Centre du pouvoir : capitale, arc de triomphe…	Nombres divers : 7, 8, 12…	Clôture : Murailles, insularité	Ville	*Plan de ville réalisé ou non* : précis - *Localisation* : variable	Utopie critique et réformatrice, parfois liée à l'exotisme	(Collectivisme)		
Utopie de l'absolutisme	Unité	Absolutiste	Quadrature, orthogonalité	Centre : Place d'arme	Rose des vents	Clôture : Prévalence du système défensif	Ville fortifiée	Topographie précise (réalisation totale ou partielle)	Ordre royal			
Utopie de l'ère industrielle	Unité	Productiviste et/ou Socialiste	Quadrature, orthogonalité	Centre : lié au pouvoir industriel ou équipement public	Symboles divers : nombre d'or, multiples de 4…	Ouverture	Village urbain, palais sociétaire, puis cité-jardin	*Plan réalisé ou non* : précis - *Localisation* : variable	Utopie critique et réformatrice	Collectivisme	Apparition du chemin de fer	
Utopie du modernisme	Standardisation	Moderniste	Linéarité, orthogonalité	Centré, Polycentré ou Acentré	Rose des vents, nombre d'or et icônes de la modernité (avion)	Ouverture	Mégalopoles avec insertion d'espaces verts	*Plan réalisé ou non* : topographie précise - *Localisation* : variable		Individualisme : individu-type, homme standard Modulor	Circulation automobile et séparation des flux (piétons, rail, route…)	Vertical
Utopie du planétarisme	Divers	Planétariste, écologique…	Circularité	Centre : apparition d'espaces naturels recréés ou préservation de l'ancien centre ville	Symboles végétaux (trèfle, nénuphar…)	Ouverture : ceinture verte à la place des murailles	Villes écologiquement autonomes, montée en puissance des territoires agricoles	*Plan réalisé ou non* : précis - *Localisation* : variable	Utopie critique et réformatrice	Collectivisme (en fonction de la radicalité de l'utopie critique)	Transports propres ou bâtiments nomades	Horizontal ou oblique (terre), oblique et vertical (mer)

Tableau 2. Liste des utopies consultées

N°	Siècle/Année	Nom de l'Utopie	Type
<1>	V^e s. BC	Cité idéale de 10 000 habitants[41]	Utopie de la cité antique
<2>	IV^e s. BC	Atlantis décrite par Critias dans le *Timée* de Platon[42]	Utopie de la cité antique
<3>	I^e s. BC	Ville sur plan circulaire de Vitruve[43]	Utopie de la cité antique
<4>	I^e s. AC	Illustration de l'Apocalypse[44]	Utopie eschatologique
<5>	XII^e AC	Miniature du *Liber Floridus* de Lambert de Saint-Omer[45]	Utopie eschatologique
<6>	XII^e AC	Illustration de la Jérusalem céleste représentée par une grande croix et un cercle[46]	Utopie eschatologique[47]
<7>	XIV^e AC	Marignolli et les fontaines du Paradis[48]	Utopie eschatologique
<8>	*ca* 1460	Sforzinda, cité idéale d'Antonio Filarete	Utopie humaniste
<9>	*ca* 1470	La Cité idéale vue par Francesco di Giorgio Martini[49]	Utopie humaniste
<10>	1509	La Jérusalem céleste, extraite du *Liber de intellectu* de Charles de Bouelles	entre Utopie eschatologique et Utopie humaniste
<11>	1516	Utopia*,* Thomas More[50]	Utopie humaniste
<12>	1586-1588	Romorantin, ville utopique de Léonard de Vinci[51]	Utopie humaniste
<13>	1591	Sabbioneta, cité idéale, Italie	Utopie humaniste
<14>	1593	Palma Nova, Italie	Utopie humaniste
<15>	1602	La Cité du Soleil de Tommaso Campanella[52]	entre Utopie eschatologique et Utopie humaniste
<16>	1609	Henrichemont, cité idéale par Salomon de Brosse	Utopie de l'absolutisme
<17>	1619	Christianopolis, Johann Valentin Andreae[53]	entre Utopie humaniste et Utopie eschatologique
<18>	1699-1702	Neuf-Brisach, Vauban	Utopie de l'absolutisme
<19>	1804	Ville idéale de Chaux, Nicolas Ledoux[54]	Utopie de l'ère industrielle

[41] Selon Aristote (*Politique*, livre II, Chapitre VI), Hyppodamus est en quête d'une ville idéale dont il se propose d'examiner la constitution. On peut ajouter à cette description les plans du Pirée et de Milet qui témoignent de la construction de villes en damier.
[42] Platon, *Timée* 20D-26E et *Critias* 109A et sq.
[43] *De Architectura*, livre I.
[44] Reproduit dans l'article de François Ide, *Penser l'utopie par l'image*, http://stl.recherche.univ-lille3.fr/seminaires/philosophie/macherey/macherey20082009/Ide12102008.html (consulté le 2 janvier 2012)
[45] *Idem.*
[46] *Idem.*
[47] Sans forme spontanée cependant.
[48] Jean de Marignolli, *Au Jardin d'Eden*, trad. française par Christine Gadrat, Paris, Anacharsis, 2009.
[49] *Ville idéale,* Urbino, Galerie nationale de la Marche.
[50] *De optimo statu reipublicae deque nova insula Utopia*, 1516.
[51] http://www.mheu.org/fr/utopies-urbaines/romorantin.aspx (consulté le 2 janvier 2012)
[52] Tommaso Campanella, *La città del sole : il manoscritto della prima redazione italiana, 1602 e l'ultima edizione a stampa, 1637*, Turin, N. Aragno, 2008.
[53] Johann Valentin Andreae, *Christianopolis*, Stuttgart, Calwer Verlag, 1972.
[54] Il s'agit d'un pendant imaginaire des Salines Royales d'Arc-et-Senans, restées inachevées. Cf. Nicolas Ledoux, *L'architecture considérée sous le rapport de l'art, des moeurs et de la législation*, Paris, chez l'auteur, 1804, p. 76 sq.

<20>	1824	New Harmony, Indiana, Robert Owen	Utopie de l'ère industrielle
<21>	1832	Le Phalanstère, Charles Fourier[55]	Utopie de l'ère industrielle
<22>	1858-1883	Le Familistère de Guise, Jean-Baptiste Godin[56]	Utopie de l'ère industrielle
<23>	1898	Cités-Jardins de Ebenezer Howard[57]	Utopie de l'ère industrielle
<24>	1913	City of the Future, Harvey Wiley Corbett[58]	Utopie du modernism
<25>	1922	Ville contemporaine de trois millions d'habitants, Le Corbusier[59]	Utopie du modernisme
<26>	1924	Ville Haute (*Hochstadt*), Ludwig Hilberseimer	Utopie du modernisme
<27>	1925	Plan Voisin, Le Corbusier	Utopie du modernisme
<28>	1928	Rush City Reformed, Richard Neutra	Utopie du modernism
<29>	1951	Chandigarh, Le Corbusier	Utopie du modernisme[60]
<30>	1961	Brasilia, Lucio Costa et Oscar Niemayer	Utopie du modernisme
<31>	1968	Auroville, Roger Anger	proche de l'Utopie du planétarisme[61]
<32>	fin XX^{e} s.	Illichville[62]	Utopie du planétarisme[63]
<33>	2005	La ville sans voitures[64]	Utopie du planétarisme
<34>	2008	Lilypad, Vincent Callebaud[65]	Utopie du planétarisme
<35>	2009	Villages urbains de Detroit[66]	Utopie du planétarisme
<36>	2009	Londres en 2070 : la plus grande ferme du monde ?[67]	Utopie du planétarisme
<37>	2010	Tour Mermaid, Julien De Smedt[68]	Utopie du planétarisme
<38>	2011	*Green Float*, l'île environnementale[69]	Utopie du planétarisme[70]

[55] Plan schématique du Phalanstère dans *Le nouveau monde industriel*, 1829, p. 122 sq.
[56] Description détaillée et plans du Familistère dans : Jean-Baptiste Godin, *Solutions sociales*, Paris, A. Lechevalier et Guillaumin & Cie, 1871, p. 435 sq.
[57] *To-Morrow. A Peaceful Path to Real Reform*, 1898 ; réédition sous le titre : *Garden Cities of To-Morrow,* 1902.
[58] H. W. Corbett, *The City of the Future : an Innovative Solution to the Traffic Problem*, 1913.
[59] *LeCorbusier*, dir. Willi Boesiger, Bâle, Boston et Berlin, Birkhäuser, 1998, p. 18
[60] Mais avec déploiement horizontal.
[61] Toutefois, le récit est spirituel et cosmique ; la ville est centrée sur le Matrimandir qui représente l'aspiration vers le divin et elle est construite selon différents nombres symboliques (quatre zones, douze jardins)
[62] Du nom d'Ivan Illich, auteur de : *Énergie et équité*, Paris, Le Seuil, 1973.
[63] Cependant, la conception d'Illichville repose sur des formes libres et non géométriques.
[64] http://carfree.free.fr/index.php/2008/02/27/la-ville-sans-voitures/ (consulté le 2 janvier 2012).
[65] http://vincent.callebaut.org/page1-img-lilypad.html (2.1.2012).
[66] Cf. http://transit-city.blogspot.com/2009/05/detroit-next-garden-city.html (2.1.2012).
[67] http://transit-city.blogspot.com/2009/05/london-next-bigest-farm-in-world.html (2.1.2012).
[68] http://projets-architecte-urbanisme.fr/tour-shenzen-jds-architectes/ (2.1.2012).
[69] http://www.shimz.co.jp/english/theme/dream/greenfloat.html (2.1.2012).
[70] Cette utopie est toutefois centrée sur une tour d'habitation.